**Boris Vian, *L'Écume des jours*, 1947**

**Étude de l’œuvre intégrale**

**Publié le 20 mars 1947, le roman a été rédigé entre mars et mai 1946 au dos d’imprimés de l’AFNOR**

**et dédié à sa première épouse Michelle**

**Extraits étudiés en lecture analytique**

**Pour mon bibi**(1)

Surnom affectueux pour Michelle, première épouse de Vian.

**AVANT PROPOS**

Dans la vie, l'essentiel est de porter sur tout des jugements a priori. II apparaît en effet que les masses ont tort, et les individus toujours raison. Il faut se garder d'en déduire des règles de conduite : elles ne doivent pas avoir besoin d'être formulées pour qu'on les suive. Il, y a seulement deux choses: c'est l'amour, de toutes les façons, avec des jolies filles, et la musique de La Nouvelle-Orléans(1) ou de Duke Ellington(2). Le reste devrait disparaître, car le reste est laid, et les quelques pages de démonstration qui suivent tirent toute leur force du fait que l'histoire est entièrement vraie, puisque je l'ai imaginée d'un bout à l'autre. Sa réalisation matérielle proprement dite consiste essentiellement en une projection de la réalité, en atmosphère biaise et chauffée, sur un plan de référence irrégulièrement ondulé et présentant de la distorsion. On le voit, c'est un procédé avouable, s'il en fut.

La Nouvelle-Orléans 10 mars 1946.

(1) La Nouvelle-Orléans, fondée par Bienville en 1718 en l'honneur du Régent, duc d'Orléans; capitale de la Louisiane qui passa aux États-Unis en 1803. À la limite du« Vieux Carré» ou French

Quarter, Storyville, quartier chaud de ce grand port, fut le centre de développement du jazz (cf. note 2, p. 335).

(2) Edward Kennedy Ellington (1899-1974), dit« Duke» (le Duc), est l'un des plus grands musiciens de toute l'histoire du jazz. Pianiste, compositeur et chef d'orchestre noir de génie, son oeuvre est caractérisée par des styles successifs tels le style jungle - effets de trompettes et trombones bouchés, raucité « vocale » des cuivres ... -, le style mood ou d'atmosphère, le style concerto pour la mise en valeur d'un soliste. Boris Vian, qui devint son ami, n'a jamais varié dans son admiration totale pour« Duke».

**Chapitre 1**

Colin terminait sa toilette. Il s’était enveloppé, au sortir du bain, d’une ample serviette de tissu bouclé dont seuls ses jambes et son torse dépassaient. Il prit à l’étagère de verre, le vaporisateur et pulvérisa l’huile fluide et odorante sur ses cheveux clairs. Son peigne d’ambre divisa la masse soyeuse en longs filets orange pareils aux sillons que le gai laboureur trace à l’aide d’une fourchette dans de la confiture d’abricot. Colin reposa le peigne et, s’armant du coupe-ongles, tailla en biseau les coins de ses paupières mates, pour donner du mystère à son regard. Il devait recommencer souvent, car elles repoussaient vite. Il alluma la petite lampe du miroir grossissant et s’en rapprocha pour vérifier l’état de son épiderme. Quelques comédons saillaient aux alentours des ailes du nez, en se voyant si laids dans le miroir grossissant, ils rentrèrent prestement sous la peau et, satisfait, Colin éteignit la lampe, il détacha la serviette qui lui ceignait les reins et passa l’un des coins entre ses doigts de pied pour absorber les dernières traces d’humidité. Dans la glace, on pouvait voir à qui il ressemblait, le blond qui joue le rôle de Slim dans *Hollywood Canteen*. Sa tête était ronde, ses oreilles petites, son nez droit, son teint doré. Il souriait souvent d’un sourire de bébé, et, à force, cela lui avait fait venir une fossette au menton. Il était assez grand, mince avec de longues jambes, et très gentil. Le nom de Colin lui convenait à peu près. Il parlait doucement aux filles et joyeusement aux garçons. Il était presque toujours de bonne humeur, le reste du temps il dormait.

**Chapitre 11**

Le vestiaire des garçons, établi dans le bureau du père d’Isis, consistait en la suppression des meubles dudit. On jetait sa pelure sur le sol et le tour était joué. Colin n’y faillit point et s’attarda devant une glace.

— Allons, venez, s’impatientait Isis, je vais vous présenter à des filles charmantes.

Il l’attira vers lui par les deux poignets.

— Vous avez une robe ravissante, lui dit-il.

C’était une petite robe toute simple, de lainage vert amande avec de gros boutons de céramique dorée et une grille en fer forgé formant l’empiècement du dos.

— Vous l’aimez ? dit Isis.

— Elle est très ravissante, dit Colin. Peut-on passer la main à travers les barreaux sans être mordu ?

— Ne vous y fiez pas trop, dit Isis.

Elle se dégagea, saisit Colin par la main et l’entraîna vers le centre de sudation. Ils bousculèrent de nouveaux arrivants du sexe pointu, glissèrent au tournant du couloir et rejoignirent le noyau central par la porte de la salle à manger.

— Tiens !… dit Colin, Alise et Chick sont déjà là?

— Oui, dit Isis. Venez, je vous présente...

La moyenne des filles était présentable. L'une d'elles portait une robe en lainage vert amande, avec de gros boutons en céramique dorée, et, dans le dos, un empiècement de forme particulière.

— Présentez-moi surtout à celle-là, dit Colin.

Isis le secoua pour le faire tenir tranquille.

— Voulez-vous être sage, à la fin ?

Il en guettait déjà une autre et tirait sur la main de sa conductrice.

— C'est Colin, dit Isis. Colin je vous présente Chloé.

Colin avala sa salive. Sa bouche lui faisait comme du gratouillis de beignets brûlés.

— Bonjour ! dit Chloé...

— Bonj… êtes-vous arrangée par Duke Ellington ? demanda Colin... Et puis il s'enfuit, parce qu'il avait la conviction d'avoir dit une connerie.

Chick le rattrapa par un pan de sa veste.

— Où vas-tu comme ça ? Tu ne vas pas t'en aller déjà ? Regarde !…

Il tira de sa poche un petit livre relié en maroquin rouge.

— C'est l'original du *Paradoxe sur le Dégueulis*, de Partre…

— Tu l'as trouvé quand même ? dit Colin.

Puis il se rappela qu'il s'enfuyait et s'enfuit.

Alise lui barrait la route.

— Alors, vous vous en allez sans avoir dansé une seule petite fois avec moi ? dit-elle.

— Excusez-moi, dit Colin, amis je viens d'être idiot et ça me gêne de rester.

— Pourtant, quand on vous regarde comme ça, on est forcé d'accepter...

— Alise... geignit Colin, en l'enlaçant et en frottant sa joue contre les cheveux d'Alise.

— Quoi, mon vieux Colin ?

— Zut... Zut... et Bran !… Peste diable bouffre. Vous voyez cette fille là ?...

— Chloé ?...

— Vous la connaissez ?... dit Colin. Je lui ai dit une stupidité, et c'est pour ça que je m'en allais.

Il n'ajouta pas qu'à l'intérieur du thorax, ça lui faisait comme une musique militaire allemande, où l'on n'entend que la grosse caisse.

— N’est-ce pas qu'elle est jolie ? demanda Alise.

Chloé avait les lèvres rouges, les cheveux bruns, l'air heureux et sa robe n'y était pour rien.

— Je n'oserai pas, dit Colin.

Et puis, il lâcha Alise et alla inviter Chloé. Elle le regarda. Elle riait et mit la main droite sur son épaule. Il sentait ses doigts frais sur son cou. Il réduisit l'écartement de leurs deux corps par le moyen d'un raccourcissement du biceps droit, transmis du cerveau, le long d'une paire de nerfs crâniens choisis judicieusement.

Chloé le regarda encore. Elle avait les yeux bleus. Elle agita la tête pour repousser en arrière ses cheveux frisés et brillants, et appliqua, d'un geste ferme et déterminé, sa tempe sur la joue de Colin.

Il se fit un abondant silence à l'entour, et la majeure partie du reste du monde se mit à compter pour du beurre.

**Chapitre 68**

- Vraiment, dit le chat, ça ne m'intéresse pas énormément.

- Tu as tort, dit la souris. Je suis encore jeune et jusqu'au dernier moment, j'étais bien nourrie.

- Mais je suis bien nourri aussi, dit le chat. Et je n'ai pas du tout envie de me suicider, alors tu vois pourquoi je trouve ça anormal.

- C'est que tu ne l'as pas vu, dit la souris.

- Qu'est-ce qu'il fait? demanda le chat.

Il n'avait pas très envie de le savoir. Il faisait chaud et ses poils étaient tous bien élastiques.

- Il est au bord de l’eau, dit la souris, il attend, et quand c'est l'heure, il va sur la planche et il s'arrête au milieu. Il regarde dans l'eau. Il voit quelque chose.

- Il ne peut pas voir grand-chose, dit le chat. Un nénuphar, peut-être.

- Oui, dit la souris, il attend qu'il remonte pour le tuer.

- C'est idiot, dit le chat. Ça ne présente aucun intérêt.

- Quand l'heure est passée, continua la souris, il revient sur le bord et il regarde la photo.

- Il ne mange jamais? demanda le chat.

- Non, dit la souris, et il devient très faible, et je ne peux pas supporter ça. Un de ces jours, il va faire un faux pas en allant sur cette grande planche.

- Qu'est-ce que ça peut te faire? demanda le chat. Il est malheureux, alors ?

- Il n'est pas malheureux, dit la souris, il a de la peine. C'est ça que je ne peux pas supporter. Et puis il va tomber dans l'eau, il se penche trop.

- Alors, dit le chat, si c'est comme ça, je veux bien te rendre ce service, mais je ne sais pas pourquoi je dis « si c'est comme ça », parce que je ne comprends pas du tout.

- Tu es bien bon, dit la souris.

- Mets ta tête dans ma gueule, dit le chat, et attends.

- Ça peut durer longtemps? demanda la souris.

- Le temps que quelqu'un me marche sur la queue, dit le chat; il me faut un réflexe rapide.

Mais je la laisserai dépasser, n’aie pas peur.

La souris écarta les mâchoires du chat et fourra sa tête entre les dents aiguisées. Elle la retira presque aussitôt.

- Dis donc, dit-elle, tu as mangé du requin, ce matin.

- Écoute, dit le chat, si ça ne te plaît pas, tu peux t'en aller. Moi ce truc-là, ça m'assomme. Tu te débrouilleras toute seule. Il paraissait fâché.

- Ne te vexe pas, dit la souris.

Elle ferma ses petits yeux noirs et replaça sa tête en position. Le chat laissa reposer avec précaution ses canines acérées sur le cou mince, doux et gris. Les moustaches noires de la souris se mêlaient aux siennes. Il déroula sa queue touffue et la laissa traîner sur le trottoir. Il venait, en chantant, onze petites filles aveugles de l'orphelinat de Jules l'Apostolique(1).

Memphis, 8 mars 1946. Davenport, 10 mars 1946(2)

(1) On sait qu'on attribue faussement les thermes du boulevard Saint-Michel, près du musée de Cluny, à saint Julien l'Apostat. Il semble que Vian fasse ici un clin d'oeil aux habitués du quartier Latin, en même temps qu'à un de ses saints préférés - ironiquement-, saint Jules qui présida à la naissance de son fils Patrick, le 12 avril 1942.

(2) Rappelons que Vian n'est jamais allé aux États-Unis, et n'a pas écrit son roman en deux jours! Memphis et Davenport, comme La Nouvelle-Orléans qui suit l'Avant-propos, insistent sur les références jazziques du roman : le jazz est né dans cette dernière ville - la première citée, évidemment -, puis s'est répandu en remontant le Mississippi - particulièrement à Memphis, Tennessee - avant de conquérir le Midwest, Chicago, Kansas City et Davenport, ville natale d'un trompette blanc que Vian prit un temps comme modèle, Bix Beiderbecke (1903-1931).